

Plan des opérations militaires en octobre 1917.

se précipitaient en foule, obstruaient les passages. Berzine, terrassé, aveuglé, entendit le crépitement des mitrailleuses. Les junkers fusillaient déjà des soldats du 56°. Berzine fut enfermé.

Ce matin-là, les menchéviks sortaient du Comité de G. R., « laissant » (bien entendu!) la responsabilité du sang versé » à la charge de leurs camarades bolchéviks.

La cause « de l'ordre » semble gagnée. A ce moment, les junkers occupent tout le centre de la ville, les gares, le dépôt des tramways, la station d'électricité, le téléphone.

Le Comité de G. R. est presque absolument isolé. Les quartiers de la périphérie combattent sans direction commune et sans liaison.

C'est la crise. Elle est terrible.

Désirant évoquer la lutte révolutionnaire en toute son angoisse et son héroïsme, nous donnons ici trois relations (celles de V. Soloviev, d'A. Arossev et de P. Vinogradskaïa) qui sont parfois de naïves confessions. Ces témoins, ces militants nous introduisent dans les secrets de leur état-major, dans la nuit de leurs pensées au moment même où la fatalité paraît s'appesantir, où ils se jugent écrasés...

Le Comité de G. R. ignorait que, dans la journée du 28, les usines et les fabriques s'étaient fermées, que les masses ouvrières entraient enfin dans la bataille. S'il ne l'ignorait pas tout à fait, il ne se rendait plus compte de la situation, il perdrait de vue ses ressources, il ne discernait plus les mouvements ni les emplacements. On doit l'avouer, le Comité ne demandait qu'à traiter...

Or, les ouvriers et les soldats avançaient, victorieusement, quoique lentement. Durant toute la nuit du 28 au dimanche 29, les junkers furent obligés de se replier, et vers midi de ce dimanche, ils avaient lâché plus de terrain autour d'eux qu'ils n'en avaient gagné par la « prise » du Kremlin.

Riabtsev recourt aussitôt au stratagème des pourparlers qui lui a déjà réussi. Et le Comité de G. R., toujours mal renseigné, se croit fort habile d'accepter l'armistice du dimanche soir (voyez notre fac-similé). La suspension d'armes doit durer 24 heures. Une zone neutre est établie. Une commission se réunira, le lundi matin, pour discuter les termes d'un accord définitif.

Cette trêve fut-elle rigoureusement observée par un au moins des adversaires? Évidemment non! Les ouvriers et les gardes rouges flairaient la victoire et marchaient encore, à peine plus doucement. D'autre part, les renforts attendus

par la garde blanche étaient annoncés. Et, en effet, dans la nuit du dimanche au lundi, un bataillon « d'élite » surgit brusquement, sur la ligne ouvrière, par le quai de la gare de Briansk. Les junkers (ah! les jeunes fous!) s'enhardissent aussitôt et passent à l'offensive sur la Nikitskaïa. Le bataillon « d'élite » profite de l'obscurité et du désarroi pour traverser la Moskova en amont du pont.

Mais il arrive beaucoup trop tard. Il gagne péniblement des positions intenables. L'armée bourgeoise se recroqueville, se renferme en son cher Kremlin, tire encore, tire à l'aveuglette, à balles perdues, quand, soudain, le canon tonne, le canon qu'on ne se décidait pas à utiliser, par pitié pour les édifices, le canon rouge, — *ultima ratio plebis*.

Le canon découronne quelques pierres, mais il épargne beaucoup de sang.

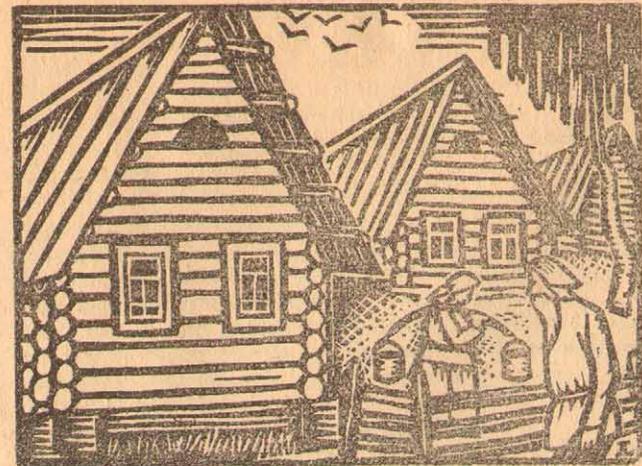
Et tandis que Berzine et ses compagnons de captivité sortent de la salle de police où ils se préparaient à mourir, de pâles officiers se déguisent en civils, de « distingués jeunes hommes » implorant la protection de leurs prisonniers; on se désarme, on lave comme on peut le sang des exécutions sur le pavé des cours impériales...

C'est le 2 novembre, jeudi, à 9 heures du soir. « Ordre du C. G. R. — Les troupes révolutionnaires ont vaincu. Les junkers et la garde blanche rendent leurs armes. Toutes les forces de la bourgeoisie sont écrasées et se rendent en acceptant toutes nos volontés. Tout le pouvoir est entre les mains du C. G. R. Les ouvriers et les soldats ont payé bien cher la conquête du pouvoir à Moscou. Tous donc à la garde de nos conquêtes, de la nouvelle révolution des ouvriers, des paysans et des soldats!... » Signé: Oussievitch.

Oui, mais... au carrefour de la Nikitskaïa et des boulevards, une immense maison flambait encore, ses enseignes incandescentes s'effondraient sur les quatre trottoirs, des poudres explosaient de loin en loin, et la première neige, mêlée de braises volantes et de chaudes fumées, fondait en plein ciel...

Oui, mais... relaxés, débarrassés de leurs fusils, de leurs épaulettes, rasés de frais, rassasiés enfin à la bonne table des familles, les défenseurs de « l'ordre » bourgeois se laissaient câliner, complimenter et consoler, serraient les mains, puis vite, en braves, en gens d'action, tassaient des valises et gagnaient la gare, d'un pas ferme...

— Nous nous reverrons, j'espère bien, cher ami, dans un mois, sur le Don!...



Bois grand de Lébedeff.